

\mathcal{D}

\mathcal{E}

\mathcal{S}

\mathcal{N}

$\mathcal{E} \quad \mathcal{R}$

\mathcal{B}

\mathcal{E}

\mathcal{S}

\mathcal{F}

\mathcal{O}

\mathcal{L}

\mathcal{L}

\mathcal{E}

\mathcal{S}

DES HERBES FOLLES

Une exposition
présentée au CEAAC
dans le cadre de Regionale 21

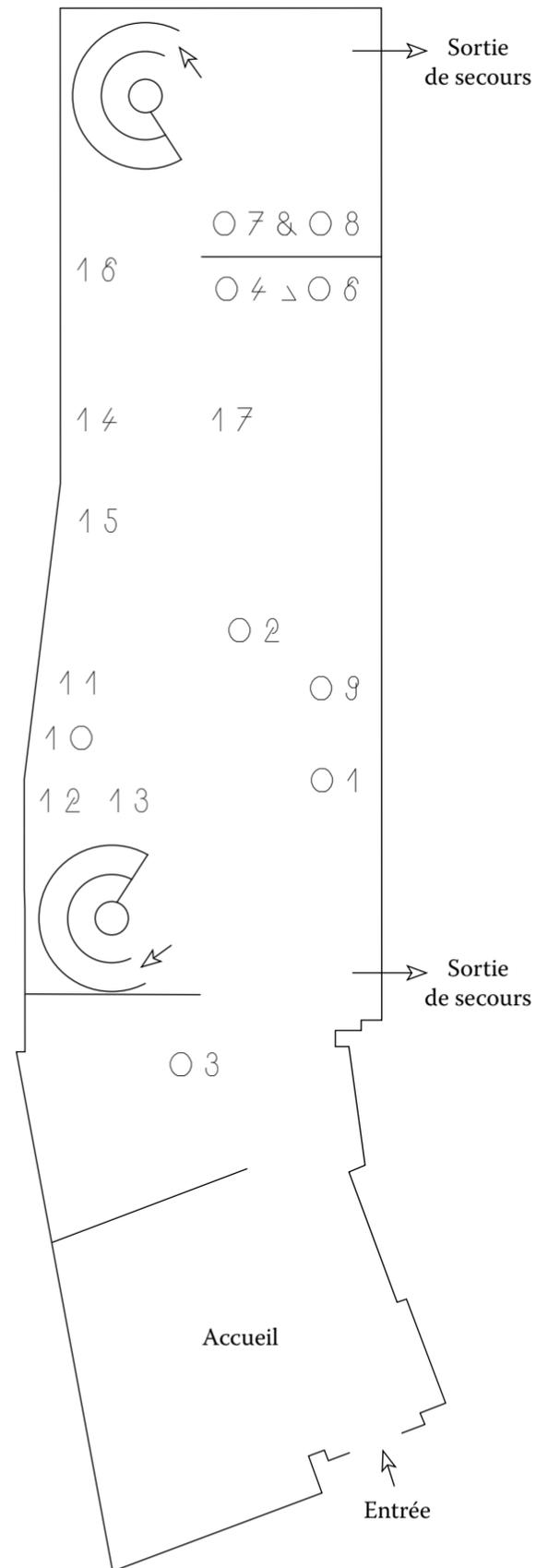
VICTORIA
VON DER BRÜGGEN

Elles passent souvent inaperçues et pourtant, elles sont omniprésentes. D'une vitalité prodigieuse, les plantes sauvages se développent sans intervention humaine dans des habitats très divers. Elles se distinguent aussi des plantes cultivées par leur haut degré d'adaptation aux conditions environnementales les plus changeantes. Si, dans les prairies, les graminées, herbes et fleurs sauvages nous enchantent par la richesse de leurs couleurs et de leurs formes, leurs parfums et leurs mouvements subtils, la grande résilience de ces organismes vivants se manifeste tout particulièrement dans un contexte urbain.

Ces herbes qu'on dit communément « mauvaises » sont en général pleines de ressources. Il s'agit le plus souvent d'êtres collectifs qui vagabondent, se nourrissent, se reproduisent et s'épanouissent, de façon surprenante, dans toutes sortes de microcosmes. Pour citer le poète américain Ralph Waldo Emerson : « Qu'est-ce donc qu'une mauvaise herbe, sinon une plante dont on n'a pas encore découvert les vertus ? »⁽¹⁾. Quoi de plus pertinent alors que l'expression « herbes folles » pour désigner ces êtres vivants, car « folles » renvoie d'emblée à des sens aussi variés que « animées de mouvements irréguliers », ou « sauvages », autrement dit, non dominées par l'homme.

Cette exposition au CEAAC présente, dans le cadre de la 21^e édition de la Regionale, un éventail d'approches artistiques fondées sur le potentiel biologique et l'expressivité poétique de cette végétation, qui sont en lien étroit avec des thématiques reflétant les relations complexes de l'homme à son environnement : mise en péril et destruction massive des écosystèmes et de la biodiversité, bouleversement des paysages, mais aussi vision de la nature comme lieu de retraite protecteur et fondement du bien-être physiologique.

(1) « What is a weed? A plant whose virtues have not yet been discovered. »,
in : Ralph Waldo Emerson, *Fortune of the Republic*, Cambridge, Riverside, 1879, p. 3.

VJKTORJA
VON DER BRÜGGEN

Elles passent souvent inaperçues et pourtant, elles sont omniprésentes. D'une vitalité prodigieuse, les plantes sauvages se développent sans intervention humaine dans des habitats très divers. Elles se distinguent aussi des plantes cultivées par leur haut degré d'adaptation aux conditions environnementales les plus changeantes. Si, dans les prairies, les graminées, herbes et fleurs sauvages nous enchantent par la richesse de leurs couleurs et de leurs formes, leurs parfums et leurs mouvements subtils, la grande résilience de ces organismes vivants se manifeste tout particulièrement dans un contexte urbain.

Ces herbes qu'on dit communément « mauvaises » sont en général pleines de ressources. Il s'agit le plus souvent d'êtres collectifs qui vagabondent, se nourrissent, se reproduisent et s'épanouissent, de façon surprenante, dans toutes sortes de microcosmes. Pour citer le poète américain Ralph Waldo Emerson: « Qu'est-ce donc qu'une mauvaise herbe, sinon une plante dont on n'a pas encore découvert les vertus? »⁽¹⁾. Quoi de plus pertinent alors que l'expression « herbes folles » pour désigner ces êtres vivants, car « folles » renvoie d'emblée à des sens aussi variés que « animées de mouvements irréguliers », ou « sauvages », autrement dit, non dominées par l'homme.

Cette exposition au CEAAC présente, dans le cadre de la 21^e édition de la Regionale, un éventail d'approches artistiques fondées sur le potentiel biologique et l'expressivité poétique de cette végétation, qui sont en lien étroit avec des thématiques reflétant les relations complexes de l'homme à son environnement: mise en péril et destruction massive des écosystèmes et de la biodiversité, bouleversement des paysages, mais aussi vision de la nature comme lieu de retraite protecteur et fondement du bien-être physiologique.

(1) « What is a weed? A plant whose virtues have not yet been discovered. », in: Ralph Waldo Emerson, *Fortune of the Republic*, Cambridge, Riverside, 1879, p. 3.

La joie de « [...] découvrir la vie qui fourmille sur un petit carré d'herbe »⁽²⁾ est souvent à l'origine de l'appropriation artistique de ces univers énigmatiques, dont la *Grande Touffe d'herbe*, dessinée par Albrecht Dürer, est le modèle le plus célèbre.

Le désir d'inventorier ce monde fascinant est étroitement lié au plaisir d'observer et de représenter les espèces avec lesquelles nous partageons notre habitat. Plusieurs des œuvres présentées s'inspirent de l'idée de l'herbier, cette collection de plantes séchées visant, à l'origine, à répertorier et classer les espèces végétales.

François Génot, Élise Alloin et Marie-Paule Bilger consacrent ainsi leurs « herbiers », réalisés dans divers médiums, à la flore d'un lieu bien spécifique. Parmi les organismes végétaux non cultivés, les trois artistes s'intéressent particulièrement aux plantes dites rudérales : ces espèces sauvages qui se répandent, prospèrent, prolifèrent dans une forme de symbiose avec les humains, à proximité des habitations et des zones industrielles.

Depuis de nombreuses années, François Génot, qui travaille à Diedendorf près de Sarrebourg, explore cette matière vivante dans des espaces anthropisés. En témoignent ses dessins de plantes d'un terrain vague, réalisés *in situ* lors d'une résidence à Aubervilliers (O 1). D'une ligne de contour fine et précise, l'artiste a saisi les formes caractéristiques d'une vingtaine d'espèces découvertes et identifiées par ses soins : de la discrète tige de la Vesce, à l'exubérante Cirse des champs. Il a associé ces silhouettes dotées de leur nom vernaculaire, à des propos de passants, recueillis sur place, au hasard, puis imprimés sur des feuilles de papier jaune clair, en autant de formules minimalistes, parfois semblables à des haïkus. En créant ce lien, François Génot confère une dimension poétique à ces moments de rencontres fortuites entre êtres vivants.

L'artiste mulhousienne Marie-Paule Bilger s'est laissée surprendre par la riche variété des plantes qui peuplent son environnement immédiat. Fascinée par les jardins botaniques qu'elle a visités ces dernières années en Europe, elle a entrepris une recherche minutieuse autour de la ruche artistique Motoco (MOre TO COme) à Mulhouse, où se situe son atelier. Ce bâtiment industriel réhabilité, qui abrite aujourd'hui plus d'une centaine d'artistes, fait partie de l'ancien complexe monumental de la société DMC (Dollfuss-Mieg et Compagnie). Jusque dans les années 1960, du fil était produit dans cette usine, héritière des célèbres manufactures textiles mulhousiennes dont les débuts remontent à la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Sur ce site, les plantes rudérales semblent surgir de nulle part et manifestent partout leur capacité d'adaptation et leur exceptionnelle vigueur. L'artiste a

choisi la technique de l'aquarelle pour reproduire, en couleurs, sa collecte de végétaux sur de grandes feuilles de papier (O 2). Ces arrangements ornementaux de ronce, verveine officinale ou achillée, semblent s'inspirer d'illustrations d'ouvrages de botanique. Ils évoquent aussi une autre spécialité de l'histoire de l'industrie et des arts décoratifs de la région mulhousienne : les papiers-peints, dans lesquels les motifs végétaux et floraux jouent un rôle majeur.

L'artiste strasbourgeoise Élise Alloin opère une toute autre transposition des espèces végétales, découvertes dans la zone inhabitée et non cultivée entourant la centrale nucléaire alsacienne de Fessenheim, aujourd'hui fermée. Dans ce no man's land s'étendant sur plusieurs hectares autour des réacteurs, une multitude d'espèces a pu se développer librement pendant plusieurs décennies. Dans son *Herbier entre Fessenheim* (O 3) l'artiste, dont l'œuvre explore les relations ambivalentes de notre société avec le phénomène de la radioactivité, a sélectionné d'énormes spécimens de pissenlits, d'orties ou de consoudes officinales et les a reproduits par la technique du cyanotype sur un tissu d'organdi translucide. Cet ancien procédé photographique, également connu sous le nom de tirage au bleu de fer, consiste à fixer les plantes sur le support en textile préparé avec une solution de composés ferriques photosensibles. Les formes des végétaux se profilent alors en blanc sur un fond bleu profond, révélé par l'exposition à la lumière. Dès le milieu du XIX^e siècle, la botaniste anglaise Anna Atkins a documenté fougères et autres plantes grâce à cette technique.

L'herbier ainsi créé par Élise Alloin se déploie dans l'espace sous la forme d'une installation que le visiteur peut parcourir et qui l'invite à s'interroger, dans une atmosphère méditative, sur sa propre relation à ce non-lieu constitué par le biotope entourant un site nucléaire.



Clos sauvage



01



02

Marie-Paule Bilger,
Les Simples (série), 2020, aquarelle sur papier,
100 x 69 cm.



03

Elise Alloin, *Herbier entre Fessenheim*, 2012-13,
cyanotypes, photogrammes recto verso
sur organdi de coton, dimensions variables.
©Photographie: C. Bonnefoi.

Le confinement institué au printemps 2020 a énormément restreint notre rayon d'action, mais, dans de nombreux lieux, il a aussi aiguisé notre regard sur notre environnement immédiat comme sur la faune et la flore qui l'habitent. Cette situation unique a permis, surtout dans les zones urbaines, d'observer et d'admirer la biodiversité et le puissant principe de vie qui se manifeste à travers chaque feuille, chaque fleur de ces plantes sauvages qualifiées de mauvaises herbes. L'abandon des pesticides et du désherbage régulier a entraîné une croissance luxuriante, le développement étonnamment rapide de riches configurations, dans les îlots les plus inattendus, et l'émergence de spécimens d'exception atteignant parfois la taille humaine.

Au cours de cette période, la peintre Camille Brès, installée à Strasbourg, a concentré son attention sur les fleurs sauvages qui ont brusquement surgi dans tous les recoins de sa ville. Plaçant son objectif à leur hauteur, elle a commencé par photographier ces espèces qui se sont mises à pousser sur les trottoirs, le long des murs et des façades, sur des chantiers désaffectés et des friches industrielles. À partir de ces clichés, elle a réalisé une première série de peintures dans son atelier (04 - 05), la famille des astéracées à fleurs jaunes et ses multiples ramifications y jouant un rôle central. Le deuxième tableau de la série (04) nous montre une luxuriante colonie de plantes, surgies des fissures de l'asphalte, leurs feuilles d'un vert soutenu et leurs fleurs jaune vif se détachant sur une façade claire animée de graffitis roses. Au fil de la série, l'artiste se détache toujours davantage des modèles photographiques en accentuant la planéité du motif, les couleurs et les formes. Dans la troisième composition (05), elle aussi présentée dans l'exposition, le grand laiteron qui se déploie presque symétriquement autour d'un poteau électrique, s'intègre de façon décorative à la composition des surfaces colorées du ciel, du mur et des pavés, où l'on passe d'un subtil rose saumon à des gris roses, jusqu'à un bleu intense, au bord inférieur du tableau. Ici, figuration et abstraction s'entremêlent dans des jeux réciproques sans cesse renouvelés.

Dès 2019, l'artiste s'était déjà consacrée au motif de la plante sauvage dans son tableau *Émilie éblouie par la lumière lorraine* (08), où une jeune femme et un chardon sont figurés sur un même plan, côte à côte. Tous deux se détachent du fond noir avec leurs teintes électriques, rose fuchsia, vert émeraude et blanc, qui évoquent la luminosité intense d'une journée d'été. En héraldique, le chardon a de tout temps été associé à l'endurance, tandis que l'Art nouveau a découvert et fait sienne ses qualités décoratives. Il n'y a guère d'autre plante qui ait été plus présente dans les prairies

et les champs au cours des derniers étés. Grâce à sa résistance exceptionnelle, le chardon est capable d'affronter la hausse des températures, la sécheresse et la désertification causées par le changement climatique. Tous ces aspects semblent être partie prenante du tableau. La mise en scène fait apparaître la plante moins comme un attribut de la personne représentée que comme un être vivant à part entière, digne d'être figuré en tant que tel.

Ce printemps, Mariann Blaser a elle aussi redécouvert la nature luxuriante de son environnement proche, à Bâle. Au cours de longues promenades, l'artiste a photographié buissons de sureau et prairies en fleurs. Une sélection de ces motifs photographiques a fait l'objet d'un traitement où elle s'approche de plus en plus de l'abstraction par un long processus qui combine plusieurs techniques d'impression. Lors de la dernière étape, celle de la cyanotypie, des tirages du motif, préalablement reportés sur des transparents, sont superposés sur un papier épais, imprégné de solution photosensible. L'ensemble est ensuite exposé à la lumière, la saturation et la tonalité des bleus obtenus dépendant de l'intensité et de la durée de l'éclairage. Dans son œuvre *Gras (Herbe)* (07), l'artiste nous entraîne au plus près de la silhouette d'une touffe d'herbe, dont les brins se détachent en filigrane sur un dégradé de bleu. Sublimier ce discret fragment de nature, en se mettant à sa hauteur, n'est pas sans rappeler les vers libres du poète américain Walt Whitman, célébrant au milieu du XIX^e siècle sa relation quasi charnelle à l'herbe dans son texte pionnier *Leaves of Grass*. À l'inverse du traitement monumental d'un seul élément naturel, avec *Weide im Lockdown (Prairie pendant le confinement)* (08), l'artiste met l'accent sur le caractère sauvage et l'exubérance débridée de la végétation par le biais d'impressions successives du même motif. La réduction à une seule teinte bleu clair, combinée à l'accentuation des structures et des contrastes rend cet univers végétal étrangement irréel.

À la même période, Marie-Paule Bilger a donné elle aussi une place centrale aux fleurs sauvages, avec sa série *Masques de fleurs* (09). Dans une mise en scène auto-ironique, l'artiste s'est masqué la bouche et le nez avec des arrangements de fleurs de son jardin, en dissimulant ses yeux derrière une énorme paire de lunettes de soleil. La beauté rafraichissante des plantes sauvages apparaît ici comme l'expression physique de la résilience de l'artiste face à la pandémie, le signe de sa détermination à défier, par son énergie créatrice, le virus et les limitations de liberté imposées par le confinement.



04 & 05

Camille Brès,
Touffe d'herbe devant graffiti, 2020,
aquarelle et gouache sur papier, 60 x 40 cm.

Camille Brès,
Touffe d'herbe sur pavé, 2020,
aquarelle et gouache sur papier, 60 x 40 cm.



08

Camille Brès,
Émilie éblouie par la lumière lorraine, 2019,
gouache sur papier, 70 x 70 cm.

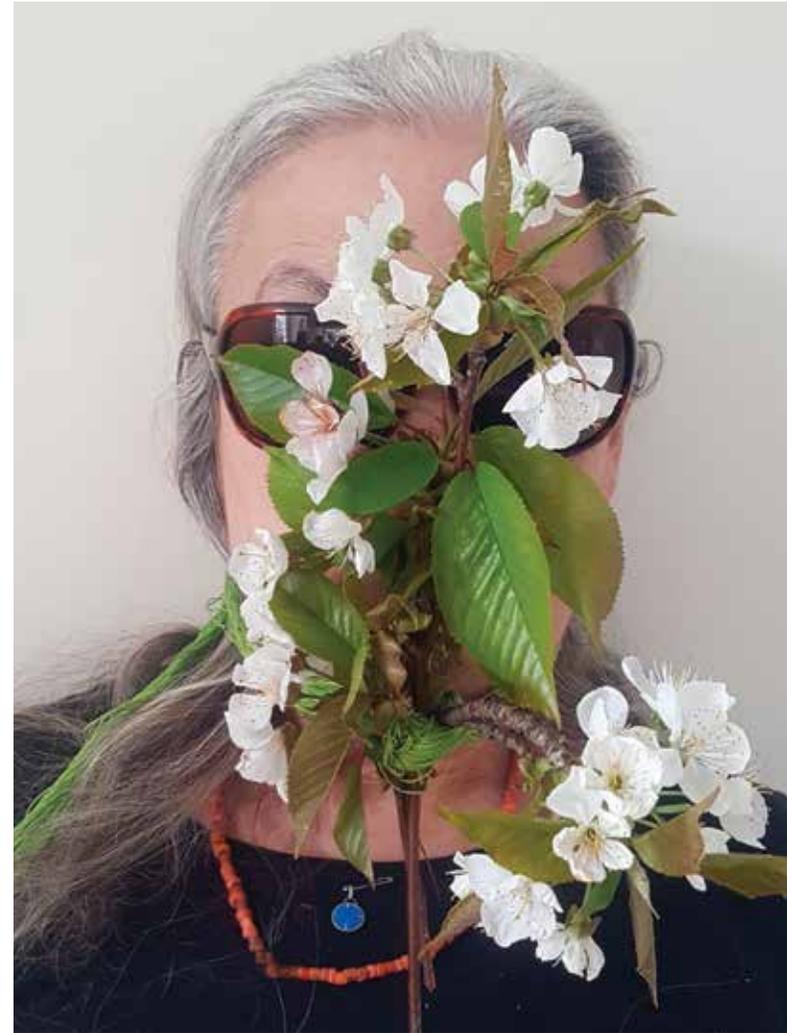


07 & 08

Mariann Blaser,
Weide im Lockdown (Prairie pendant le confinement) & Gras (Herbe), 2020,
cyanotypes, 49 x 65,5 cm et 55 x 67 cm.



08



Marie-Paule Bilger,
Masque de fleur (série), 2020,
photographies numériques, 21 x 33 cm.

Au-delà de leurs formes extérieures, les plantes sauvages fascinent aussi par la matière qui les constitue. Leurs composants ont de tout temps été utilisés, en phytothérapie comme en médecine traditionnelle. Leur structure cellulaire continue de faire l'objet d'études botaniques et leurs molécules d'être utilisées et synthétisées par l'industrie pharmaceutique.

Plusieurs œuvres présentées ici sont consacrées à la composition et aux structures internes de cette « matière du vivant ». Les plantes rudérales fournissent ainsi à François Génot la matière de ses outils de dessin et de peinture, lesquels peuvent aussi devenir des pièces autonomes. Depuis de nombreuses années, l'artiste fabrique lui-même son fusain à partir de branches et de brindilles de diverses espèces végétales, en les soumettant à une combustion, jusqu'à se doter d'une véritable bibliothèque de plantes carbonisées. C'est avec des brindilles de lierre transformées en fusain que l'artiste a dessiné sa composition *L'Hôtel aux oiseaux* (10). Ce grand format nous projette dans l'enchevêtrement impénétrable d'un bosquet de lierre, tandis que l'application de la matière en traits larges semble paradoxalement nous mettre à distance, en donnant à l'ensemble un caractère presque abstrait. Dans l'exposition, cette pièce forme un diptyque avec un monochrome noir (11) aux dimensions identiques, réalisé *in situ* par l'artiste à l'aide du même matériau. Par des gestes lents et appuyés, François Génot a appliqué le fusain dont le rendu velouté interagit avec le grain du mur, créant une forme plus radicale à partir de cette matière organique.

Les sèves comptent aussi parmi les matières premières végétales que l'artiste a réinventé en outil plastique. Il se sert ainsi de la sève jaune de la chélidoine, autrefois utilisée comme remède contre les verrues, pour peindre un monochrome d'un jaune orangé rayonnant et transparent, dont le titre, *Grande Éclaire* (12), renvoie à un autre nom vernaculaire de la plante. Enfin, dans *Ronces* (13), François Génot utilise comme matière première des feuilles de mûriers sauvages, l'un des végétaux les plus résistants qui soit, capable de défier de grandes sécheresses et de se multiplier sans cesse grâce à ses rejets qui s'enracinent dans le sol. Immersées dans du kaolin liquide, les feuilles se métamorphosent en fragiles porcelaines, tout en disparaissant elles-mêmes à la cuisson.

La photographe plasticienne Mélody Seiwert se consacre depuis plusieurs années aux processus de vieillissement et de décomposition des pétales de fleurs sauvages qu'elle collecte dans son jardin, sur les chemins et dans les prairies environnantes. À travers des séries en perpétuelle évolution, faisant intervenir différents grossissements, l'artiste explore la vie de ces éléments

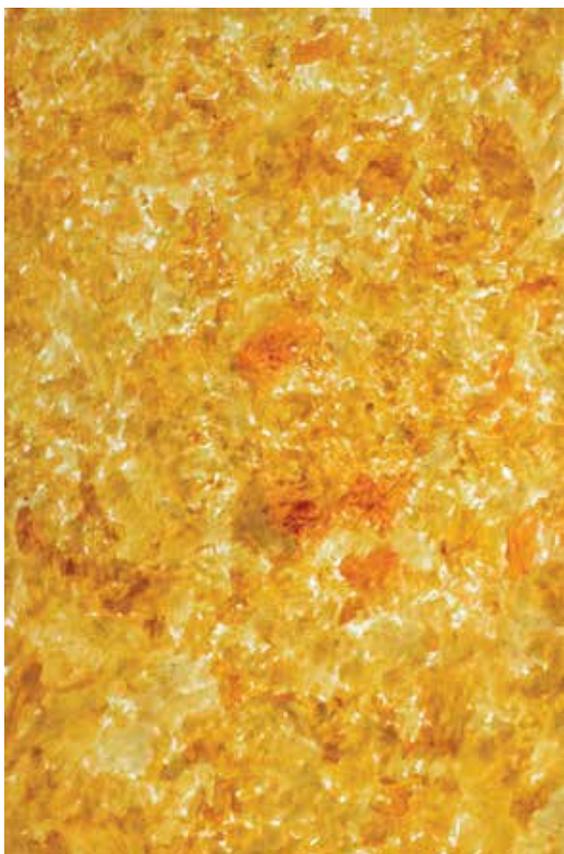
floraux extrêmement délicats dont la décomposition engendre le substrat nécessaire à de nouvelles formes de vie. Vues à une échelle microscopique, les colonies fongiques qui se forment alors en se combinant aux fleurs en décomposition, rappellent des architectures végétales, des paysages marins ou des formations stellaires (14). Ainsi, dans une œuvre de la série *La lente mue des fleurs* (15), des formes graphiques se détachent, telles des mauvaises herbes, sur un fond jaune pâle rappelant un ciel diaphane au crépuscule.

Dans son atelier, l'artiste a constitué un répertoire de ces scènes de putréfaction végétale, documentant ainsi la croissance de ces micro-organismes et la décomposition synchrone et progressive des fleurs. Observation scientifique et interprétation poétique établissent ici un fructueux dialogue.

Mariann Blaser s'intéresse à la structure géométrique quasi ornementale qui sous-tend les microstructures des fleurs. L'artiste travaille sur ces configurations aux formes abstraites, qu'elle emprunte à des schémas de coupes collectés sur Internet, en les soumettant à un long processus où interviennent différentes techniques du dessin et de la gravure. Dans la série *Stem* (16), la coupe du pédoncule d'une fleur constitue le point de départ d'un travail immersif dans lequel une signature graphique individuelle se substitue lentement au modèle schématique initial.



10 & 12, 13, 10, 11



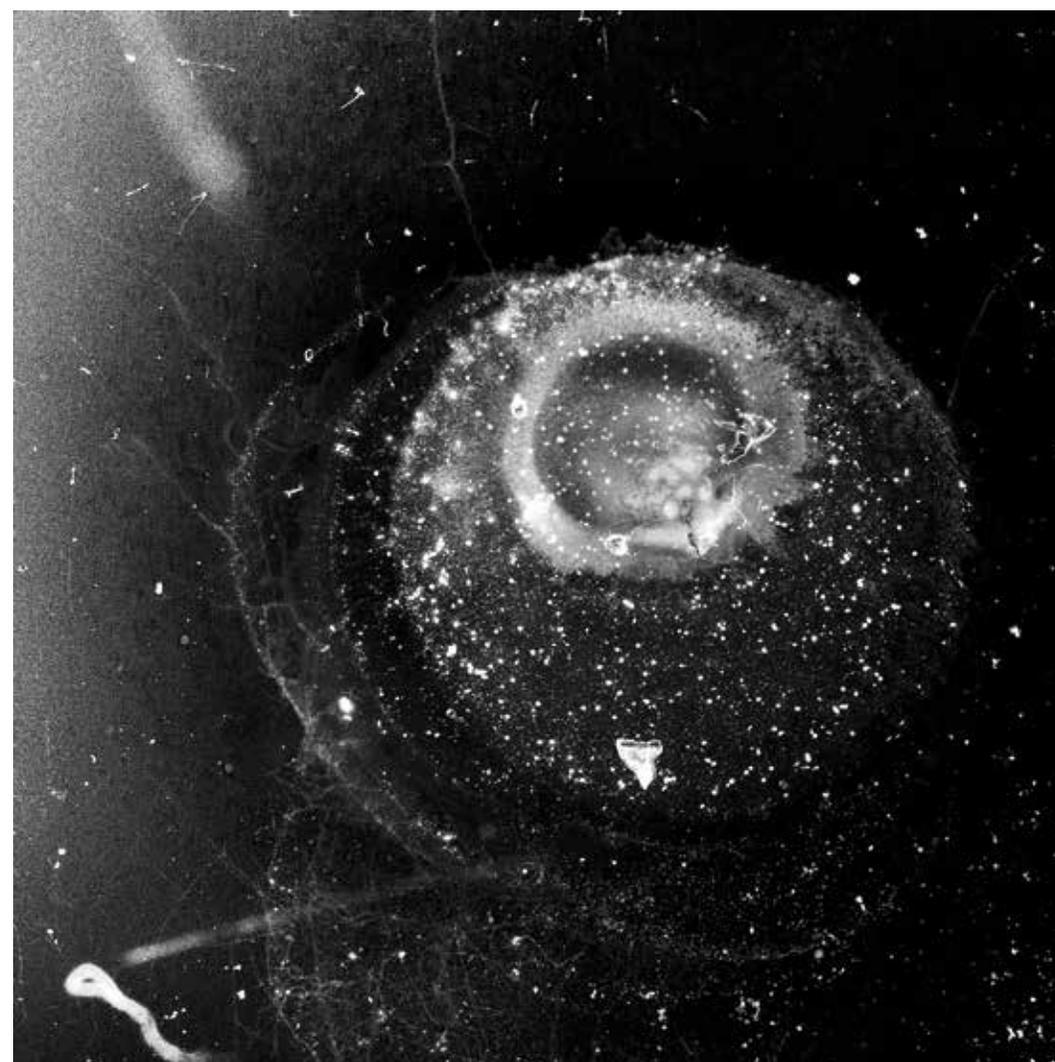
12



13

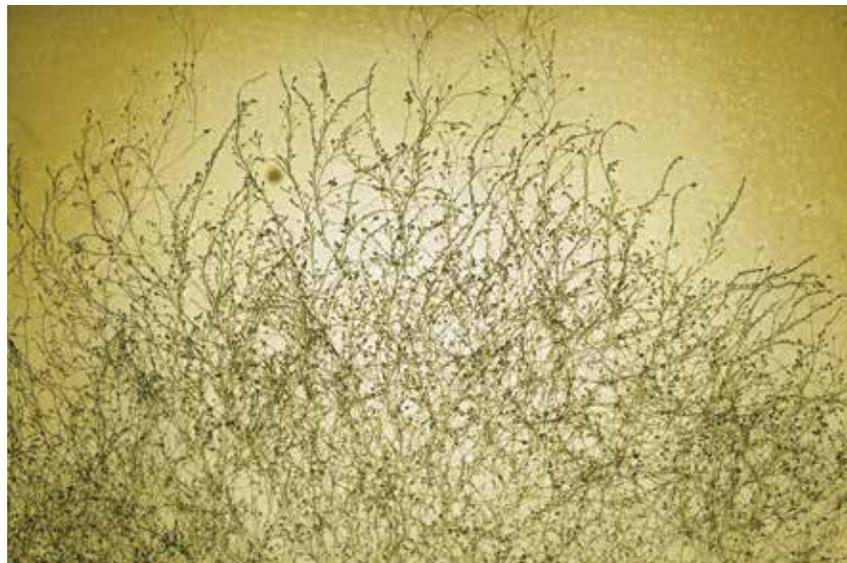
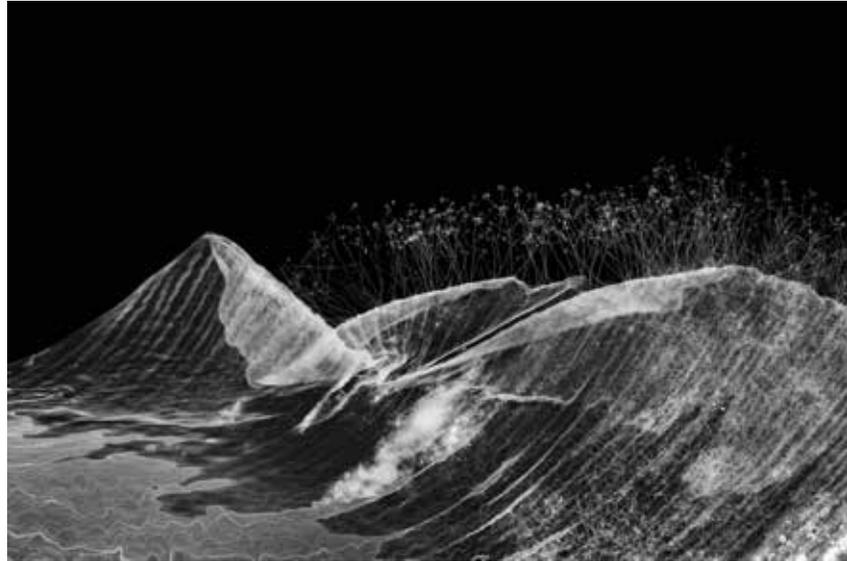
François Génot,
Grande Éclaire, 2020,
 sève de chélidoine sur papier,
 22 x 14 cm.

François Génot, *Ronces*, 2008,
 100 feuilles de ronce fac-similés
 en faïence fine 960°C.
 © Photographie: A. Ponsin.



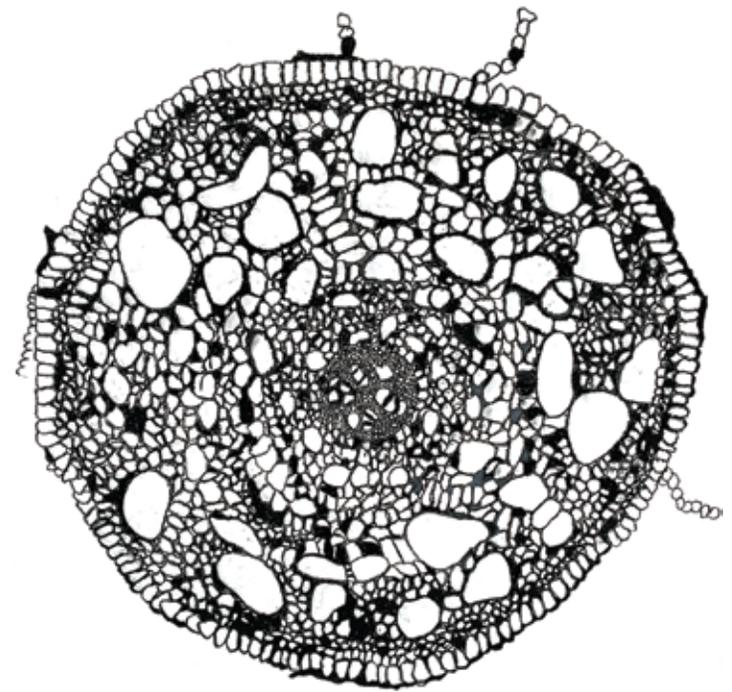
14

Mélody Seiwert,
De l'infime à l'infini (série), 2018 - 2019,
 photographie numérique, 30 x 30 cm.



15

Mélody Seiwert,
La lente mue des fleurs (série), 2020,
photographies numériques, 70 x 100 cm.



16

Mariann Blaser,
Stem 1, 2020, technique mixte sur papier,
140 x 140 cm.

Si les plantes sauvages constituent une partie importante de la biodiversité des zones rurales, c'est paradoxalement là qu'elles sont le plus menacées. Même sous nos latitudes, de nombreuses espèces disparaissent en raison de l'utilisation massive des herbicides, de la déforestation, de la mise à nu des terres et de la monoculture.

Pour la préservation de ces plantes, une exploitation respectueuse et durable de la terre apparaît fondamentale. Seul un sol vivant, riche en nutriments et en micro-organismes, peut donner vie de façon pérenne à une flore et une faune diversifiées.

La plasticienne Mathilde Caylou, qui travaille dans le Kochersberg en Alsace, s'intéresse particulièrement à cet élément naturel fondamental. Réalisée en septembre 2011, sa grande installation en verre, *Là où j'ai attrapé l'air* (17), marque le début de cette démarche artistique qui explore l'interaction entre homme et nature. Ce travail a été inspiré par l'expérience physique immédiate du sol dans un champ fraîchement labouré. L'artiste a d'abord relevé les empreintes de mottes de terre pour en faire des moules. Dans ces derniers, elle a ensuite soufflé les formes ovoïdes en verre de son installation, la force du souffle et les reliefs prédéfinis par la terre étant déterminants pour le volume des soixante-dix pièces qui composent l'œuvre. Suspendues en une composition fluide, lumineuse et aérienne, flottant au-dessus du spectateur, elles expriment la vision que l'artiste a de la terre comme élément hautement vivant et énergisant.

Dans la série photographique *Les Mottes* (18), Mathilde Caylou nous révèle, sur un mode plus documentaire, la topographie du territoire rural où elle vit. Les mottes y apparaissent dans toute la complexité de leurs stratifications et de leurs composants. Argile, calcaire, fragments végétaux s'y combinent en volumes sculpturaux, modèles en réduction de l'élément terre, cette riche matière en perpétuelle mutation dans laquelle les interventions humaines ont leur part.

Par son travail artistique, Emmanuel Henninger révèle à l'inverse ce qu'il advient quand la végétation et le sol lui-même sont détruits par l'homme. Par l'intermédiaire du dessin, il nous donne à voir les transformations extrêmes que nous imposons à nos territoires et l'empreinte géologique catastrophique de l'être humain sur la Terre.

Depuis deux ans, l'artiste collecte les motifs témoignant des modes d'exploitation des ressources naturelles en France et en Allemagne. Son dessin polyptyche *Open Pit Mine* (19) nous présente, avec un souci du détail proche de la miniature, les excavations aux dimensions pharaoniques opérées dans la mine

à ciel ouvert de Hambach, en Rhénanie-du-Nord-Westphalie. Ce qui, à première vue, ressemble à un vaste canyon rocheux, se révèle être un territoire dépourvu de toute végétation, son sol et sa géologie ayant été réduits à néant par de monstrueuses excavatrices, afin d'atteindre les couches profondes de lignite, génératrices de profits. La ligne blanche, qui parcourt de part en part ce dessin panoramique en huit parties, apparaît comme la signature de cette intrusion désastreuse dans notre environnement. La mine, un des plus grands sites d'extraction de lignite d'Europe, responsable à lui seul d'une part considérable des émissions de CO² en Allemagne, est exploitée au détriment d'une des dernières forêts primaires du pays, celle de Hambach. Une petite partie de cette zone boisée a pu être sauvée grâce à l'occupation obstinée de militants écologistes.

Dans ses carnets de croquis, l'artiste a multiplié les dessins qui saisissent les divers aspects de ce territoire forestier, situé juste en face de la zone d'extraction du charbon. Des perspectives plus amples y alternent avec des vues fragmentaires de plantes poussant librement et communiquant entre elles. Par l'appropriation lente et immersive de ces motifs (20), l'artiste exprime son respect et son admiration pour cette nature impressionnante, qu'il nous incombe de protéger.

Dans une série de photos figurant un site nucléaire désaffecté en Pologne (21), Élise Alloin témoigne d'une nature qui résiste au joug humain et à son potentiel destructeur. L'artiste nous invite à poser notre regard sur ces lieux près du lac de Żarnowiec au nord du pays, aménagés à l'époque soviétique pour y implanter une centrale nucléaire. Les infrastructures quasiment achevées ont finalement été laissées à l'abandon après l'accident de Tchernobyl en 1986 et la contestation populaire qui s'en est suivie en Pologne. Herbes, feuilles et mousses y reviennent timidement, la vie réaffectant l'espace.



SOZ



17 & 18

Mathilde Caylou,
Là où j'ai attrapé l'air, 2011, cristal soufflé,
70 éléments, 370 x 200 cm.

Mathilde Caylou,
Mottes (série), photographies numériques,
20 x 30 cm.



19



19



20

Emmanuel Henninger,
Forêt de Montenach, France, 2020, encre de Chine
 sur papier Moleskine, 21 x 28 cm.



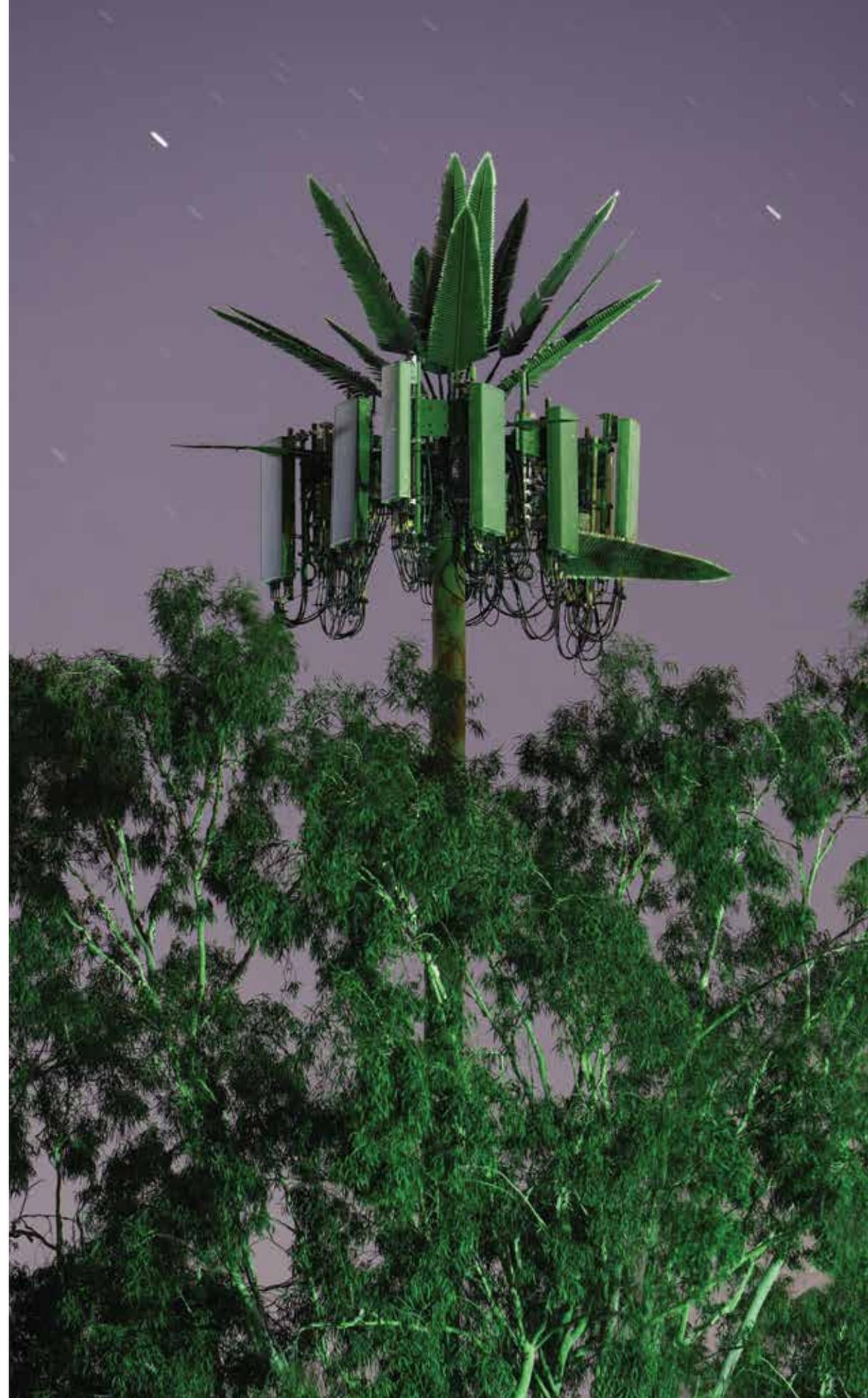
21

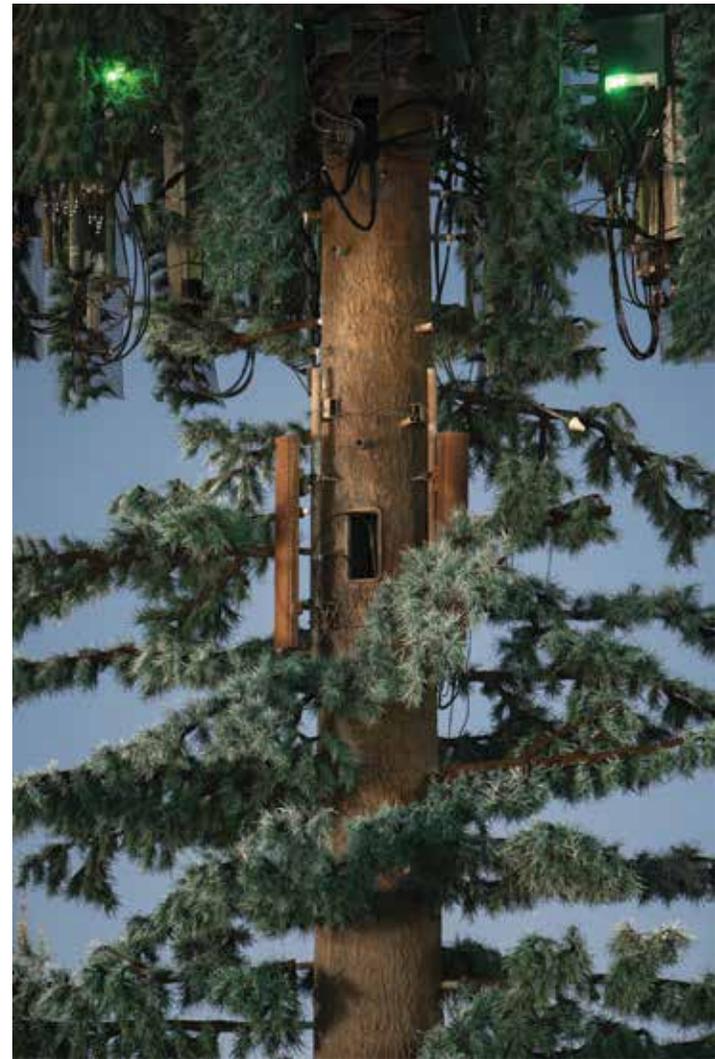
Elise Alloin,
Centrale nucléaire de Żarnowiec, Pologne (série),
 2017, photographies numériques, 30 x 45 cm.

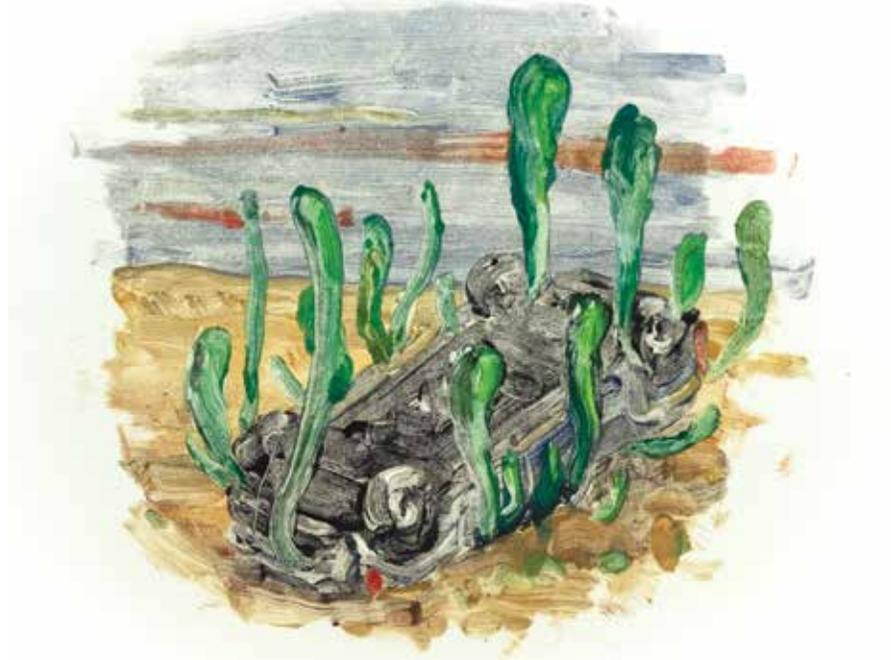
Dans cette section de l'exposition, deux démarches artistiques très différentes s'ouvrent, au-delà de la référence à la biodiversité, à des questions globales sur nos interactions avec notre environnement et notre planète.

Scrutant les traces des infrastructures économiques dans des espaces bâtis, Işık Kaya explore les différentes manières qu'ont nos sociétés de façonner le paysage contemporain. Elle traite ses sujets dans une atmosphère exclusivement nocturne, accentuant ainsi le caractère artificiel et l'étrangeté de ces paysages urbains. Entre recherche et interprétations spéculatives, Thomas Blank étudie les interactions entre le monde dans lequel nous vivons et les représentations spatiales de l'imaginaire individuel et collectif.

Réunissant les deux artistes, l'œuvre *Second Nature* (22) nous présente un curieux herbier de l'ère numérique. Il recense les palmiers, pins et sapins de Douglas factices qui dissimulent les antennes-relais des réseaux de téléphonie mobile en Californie du Sud, leur nombre ayant explosé au cours de la dernière décennie. Les artistes ont pu localiser plus d'un millier de ces structures hybrides dans cette région. Ces tours à l'allure végétale se dressent dans des zones industrielles aseptisées, des banlieues ou des parcs excessivement bien entretenus, sans la moindre mauvaise herbe. Ils apparaissent paradoxalement comme les plus naturelles des créatures, dans cette atmosphère américaine « disneyfiée », pour reprendre le néologisme de Jean Baudrillard, où la relation entre réalité et simulacre est particulièrement ambiguë.







Dans sa série *Autocalypse* (23), Stefan Auf der Maur décrit quant à lui un scénario fictif, dans lequel des champignons géants aux couleurs criardes poussent sur des épaves de voiture. L'artiste bâlois qui recherche des traces d'interaction humaine avec l'environnement, interroge ici non sans humour notre utilisation destructrice des ressources terrestres. Ce faisant, il s'appuie sur les contes et les mythes empruntés à notre mémoire collective et sur la thématique des ruines, expression du caractère vulnérable et éphémère de notre civilisation.

Il traduit sa vision apocalyptique à travers des variations toujours renouvelées du même sujet, grâce à la technique du monotype. Chaque variante est d'abord peinte à l'huile sur une plaque de verre, d'une touche diluée et dynamique, à la manière d'une esquisse. L'artiste applique ensuite une feuille de papier sur la peinture encore humide, et y transfère le motif en frottant le dos de la feuille à la main, ou en mettant le tout sous presse. Le processus suppose une méthode de travail rapide et instinctive. Cette combinaison de techniques de peinture et d'impression engendre des pièces uniques, qui expriment, par la luminosité des tons colorés et la vigueur du geste, la spontanéité des idées picturales.



Les prises de positions artistiques rassemblées ici reposent sur l'observation attentive de la nature, de la flore et des paysages qui nous entourent. Elles s'inscrivent au cœur même des préoccupations de notre société confrontée aux enjeux environnementaux et plaident pour une coexistence durable avec les êtres vivants dont nous avons la charge.

À la fin de l'exposition, l'artiste mulhousienne Anne Immelé nous présente, avec sa série *Les Jardins du Riesthal* (24), la réalité concrète d'un traitement respectueux des plantes sauvages. Cette série en cours de réalisation témoigne en particulier de l'évolution de la nature dans un jardin familial qui, au fil des années, est passé d'un terrain nu à un oasis accueillant une grande variété de plantes. Le collectif en charge de la parcelle numéro 100, réunissant l'artiste, sa famille et ses amis, a laissé la nature libre d'agir et a ainsi permis aux plantes vagabondes et sauvages de cohabiter avec les plantes cultivées. Il en résulte un jardin vivant et en perpétuelle reconfiguration. Déjà mise en œuvre à grande échelle par des paysagistes tel le Français Gilles Clément, cette nouvelle approche de l'élément culturel fondamental qu'est le jardin permet la découverte et la mise en valeur de créatures trop longtemps mal considérées. Dans nos environnements proches, ce modèle de renaturation, entre niche écologique et laboratoire végétal, crée de nouveaux territoires qui sont essentiels à notre bien-être.



24

Née en 1971,
Élise Alloin vit à Strasbourg
www.elisealloin.com

Centre Européen
d'Actions Artistiques
Contemporaines

Né en 1979,
Stefan Auf der Maur vit à Bâle
www.stefan-aufdermaur.ch

Née en 1954,
Marie-Paule Bilger vit à Riedisheim
mariepaulebilger.tumblr.com

Nés en 1990,
Işık Kaya & Thomas Blank
vivent à La Jolla, en Californie
www.thomasgeorgblank.de
www.isikkaya.com

7 rue
de l'Abreuvoir
F—67000 Strasbourg

Née en 1960,
Mariann Blaser vit à Bâle
www.mariannblaser.ch

Née en 1987,
Camille Brès vit à Strasbourg
www.camillebres.com

Née en 1985,
Mathilde Caylou vit à Landersheim
www.mathildecaylou.com

Né en 1981,
François Génot, vit à Diedendorf
www.francoisgenot.com

Né en 1980,
Emmanuel Henninger vit à Mulhouse
www.emmanuelhenninger.art

+33
(0)3 88256970
info@ceaac.org
www.ceaac.org

Née en 1972,
Anne Immelé vit à Mulhouse
www.anneimmele.fr

Née en 1960,
Mélody Seiwert vit à Strasbourg
www.melodyseiwert.com

Commissariat,
conception et rédaction:
Viktoria von der Brüggen

Ouvert: Mer > Dim 14h > 18h
Fermé: Jours fériés

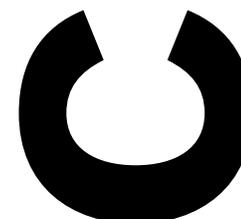
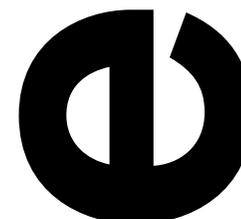
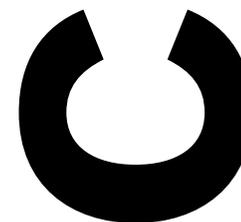
Scénographie
et régie des œuvres:
Roland Görgen,
assisté de Torkil Charpentier
et Philippe Felix-Geoffray

Graphisme:
Hugo Feist, Horstaxe

Traduction de l'allemand:
Jean-Léon Muller
Merci à Daniel Konieczka

Impression:
OTT Imprimeurs

Visites
commentées
et accueil scolaire
sur rendez-vous:
public@ceaac.org



Née en 1971,
Élise Alloin vit à Strasbourg
www.elisealloin.com

Centre Européen
d'Actions Artistiques
Contemporaines

Le CEAAC
bénéficie du soutien
de la Région Grand Est,
de la Ville de Strasbourg,
du Ministère de la Culture -
DRAC Grand Est
et du Conseil départemental
du Bas-Rhin.

Espace
international

Né en 1979,
Stefan Auf der Maur vit à Bâle
www.stefan-aufdermaur.ch

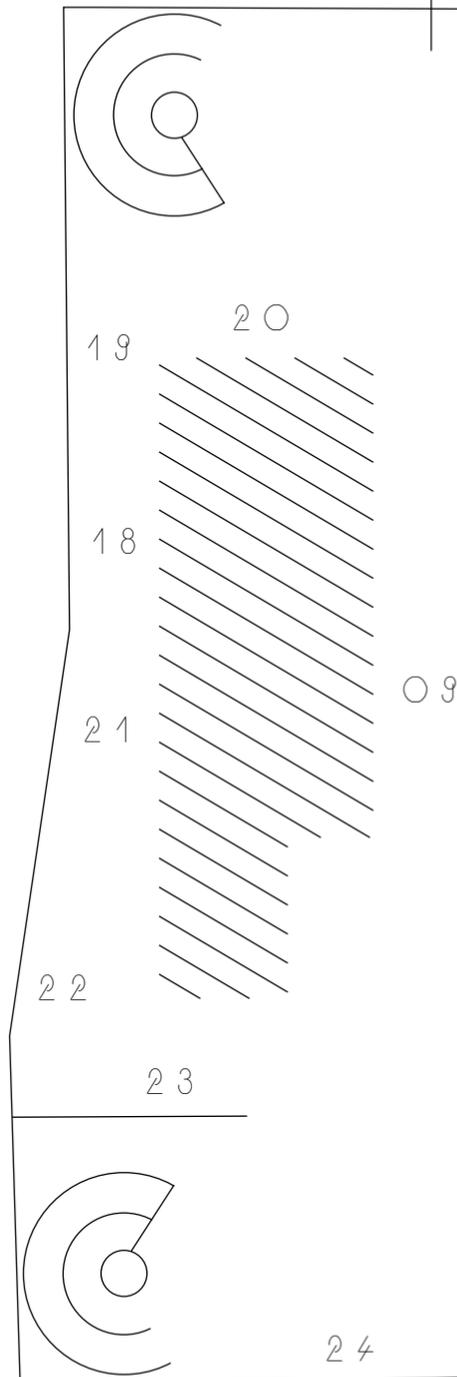
Née en 1954,
Marie-Paule Bilger vit à Riedisheim
mariepaulebilger.tumblr.com



Regionale 21

Nés en 1990,
Işık Kaya & Thomas Blank
vivent à La Jolla, en Californie
www.thomasgeorgblank.de
www.isikkaya.com

7 rue
de l'Abreuvoir
F—67000 Strasbourg



Née en 1960,
Mariann Blaser vit à Bâle
www.mariannblaser.ch

Née en 1987,
Camille Brès vit à Strasbourg
www.camillebres.com

Née en 1985,
Mathilde Caylou vit à Landersheim
www.mathildecaylou.com

Né en 1981,
François Génot, vit à Diedendorf
www.francoisgenot.com

Né en 1980,
Emmanuel Henninger vit à Mulhouse
www.emmanuelhenninger.art

+33
(0)3 88 25 69 70
info@ceaac.org
www.ceaac.org

Née en 1972,
Anne Immelé vit à Mulhouse
www.anneimmele.fr

Née en 1960,
Mélody Seiwert vit à Strasbourg
www.melodyseiwert.com

Commissariat,
conception et rédaction:
Viktoria von der Brüggen

Ouvert: Mer > Dim 14h > 18h
Fermé: Jours fériés

Présidente:
Anne Wachsmann

Le CEAAC

Direction par intérim:
Viktoria von der Brüggen

Administration
par intérim:
Mathieu Strzebala

Scénographie
et régie des œuvres:
Roland Görgen,
assisté de Torkil Charpentier
et Philippe Felix-Geoffray

Publics:
Gérald Wagner,
assisté
d'Alexis Le Bras

Assistants
de médiation et de régie:
Torkil Charpentier
et Philippe Felix-Geoffray

Communication:
Anne Ponsin

Graphisme:
Hugo Feist, Horstaxe

Traduction de l'allemand:
Jean-Léon Muller
Merci à Daniel Konieczka

Impression:
OTT Imprimeurs

Visites
commentées
et accueil scolaire
sur rendez-vous:
public@ceaac.org

International:
Elodie Gallina

Régie:
Roland Görgen

Entretien:
Fatiha Machtoune

ÉLISE ALLOIN

STEFAN ALF DER MAUR

MARTE-PAULLE BJLGER

THOMAS GEORG BLANK & JUSTA KAYA

MARTIN BLASER

CAMILLE BRÉS

MATILDE CAPLOW

FRANÇOIS GÉNOT

EMMANUEL NENNINGER

ANNE IMMELÉ

MÉLODY SEJWERT